

Goulami, restée seule dans la maison de Hodgia, – car celui-ci, après sa brusque incartade, avait non seulement quitté son logis, mais encore la ville qu’il avait traversée comme un fou pour aller demander à l’air pur de la campagne et au calme des champs un remède à son agitation; – Goulami, dis-je, avait compris tout de suite qu’elle n’était plus en sûreté auprès d’un maître sujet à de telles *excentricités* (comme vous dites aujourd’hui, Messieurs), et que, si, pour cette fois, il avait été retenu par le souvenir des recommandations de Hussein-Beicara et des sermens qu’il lui avait prêtés, elle avait tout à craindre, par la suite, des emportemens d’une passion qui s’était révélée d’une façon aussi soudaine. Elle ne perdit donc pas un instant pour faire prévenir Hussein.

La personne affidée, qui servait d’intermédiaire entre la jeune esclave et le prince, quand elle voulait le tenir au courant de ses progrès dans l’art du chant, ayant raconté ce qui se passait à Hussein, la scène de la matinée et la disparition de Hodgia qui en avait été la suite, Hussein se hâta de prendre les mesures nécessaires pour soustraire à l’heure même Goulami aux dangers qui la menaçaient. Il n’ignorait pas, d’ailleurs, que Goulami n’avait plus rien à apprendre de son maître et qu’elle lui avait dérobé tous ses secrets; il n’y avait plus aucun motif de différer, mais le prince avait ses raisons pour ménager Hodgia et éviter tout éclat. Il rédigea donc un ordre qui enjoignait à Hodgia de lui rendre sur-le-champ l’esclave qu’il ne lui avait confiée, disait-il, que pour un temps, et ce temps était déjà écoulé. Le monarque alléguait je ne sais plus quel prétexte plausible de la réclamer; et, pour éviter toute explication avec le virtuose et ne réveiller dans son esprit aucun soupçon, il data cet ordre de la veille, en sort qu’il était censé avoir été envoyé chez Hodgia le matin, après sa sortie de son logis. Quant à Goulami, il fut convenu qu’elle attendrait chez son maître que celui-ci lui fît part des volontés de Hussein, et qu’à cette nouvelle elle témoignerait, sinon du déplaisir, du moins quelque surprise. On l’engageait à ne manifester aucune crainte à son approche, attendu qu’on trouverait le moyen de surveiller les faits et gestes du chanteur.

Cette dernière recommandation était peu nécessaire: Goulami était, comme on a pu en juger, une petite déterminée. «S’il fait mine, pensait-elle, de se porter envers moi à quelque extrémité, j’ai un moyen infailible de le réduire au silence: je me mettrai soudain à lui parler; au besoin, je lui chanterai les strophes qu’il a improvisées ce matin en mon honneur: c’en est assez pour le terrifier du coup.»

La nuit était déjà avancée, lorsque le musicien reparut. Il était pâle et abattu comme quelqu’un qui s’est livré un violent combat intérieur. À son arrivée, Goulami, avec un air d’ignorance parfaitement joué, lui remit le message à son adresse, en feignant d’avoir été fort inquiète d’une absence aussi prolongée. Tandis qu’Hodgia lisait la pièce, sa pâleur augmentait, son front se rembrunissait, ses jambes chancelaient. Il fit deux ou trois tours dans la salle en portant la main à son front et faisant des gestes convulsifs: puis il

reprit l'ordre, le relut encore, mais il vit bien qu'il n'y avait rien à répliquer. Après quelques momens d'hésitation, il se tourna vers Goulami et tâcha de lui faire comprendre par signes «qu'il était désolé; mais que, par des circonstances indépendantes de sa volonté (on ne peut plus *indépendantes*, comme vous voyez), il était forcé de se séparer de la servante la plus adroite, la plus docile, la plus discrète (*discrète* est fort bien trouvé!)... qu'il espérait que ce ne serait que pour un temps...; mais que, pour des raisons majeures qu'il ne pouvait faire connaître (il eût été en effet fort embarrassé de les dire), il était obligé de la prier de se retirer à l'instant même au sérail où elle était attendue; que c'était à contre cœur qu'il avait pris une semblable détermination; qu'il s'était absenté toute la journée pour y réfléchir mûrement dans la solitude, et cætera, et cætera.» Hein! qu'en dites-vous? Quel effronté menteur que cet Hodgia!

Goulami eut une grande envie d'éclater de rire à sa barbe; au lieu de cela, elle prit, en obéissant, un air consterné, comme si elle le faisait à regret, et seulement par respect pour les volontés de son maître.

Laissons Hodgia livré à son désappointement, se perdant dans ses conjectures, faisant mille commentaires sur un ordre aussi imprévu que formel. Ainsi qu'on le pense bien, un des premiers soins de Hussein fut de faire chanter Goulami devant lui pour apprécier les progrès qu'elle avait faits auprès d'Hodgia. Quand il l'eut entendue il ne revint pas de la beauté de sa voix, de la perfection de son chant, du goût, de la grâce naturelle qu'elle y mêlait, et ne put comprendre que l'élève eût pu produire de telles merveilles par // 210 // l'exercice constamment soutenu du seul sens de l'ouïe. Mais l'ouïe est de tous les sens le plus parfait. En voulez-vous savoir la raison? notre ami Rabelais va vous la dire: «Nature me semble non sans cause nous avoir formé oreilles ouvertes, n'y apposant porte ne closture aucune, comme ha fait ès yeulx, langue, et aultres issuës du corps. La cause je cuide estre, affin que tousjours, toutes nuicts continuellement puissions ouïr, et par ouïe perpétuellement apprendre: car c'est le sens sur tous aultres plus aptes ès disciplines.» – Et Charron ajoute que l'ouïe est «un sens spirituel, l'entremetteur et l'agent de l'entendement, l'outil des sçavants.»

Un jour qu'Hodgia se trouvait par hasard dans le sérail, il entendit, en traversant un vestibule, une voix d'une incomparable beauté. Il s'approche, s'arrête, prête l'oreille: quel est son étonnement lorsqu'il croit reconnaître un de ses airs dans les modulations de cette voix! Mu par une invincible curiosité, il avance encore; un seul rideau le sépare de l'assemblée; il soulève un coin de la tenture; ô prodige! c'est la sourde-muette, c'est son esclave, c'est Goulami qui chante; mille fois plus séduisante par son air inspiré que par sa rayonnante parure; mais c'est bien elle. Entourée des personnages les plus distingués de la cour, au milieu desquels brille le jeune et beau monarque, elle les enivre de jouissances, s'enivre elle-même de leurs transports, de leurs adorations. Cette fois, Hodgia reconnaît bien le morceau qu'elle chante. C'est sa dernière chanson favorite, celle qu'il avait adressé à Goulami. À l'aide de

quelques changemens, à l'aide de deux ou trois mots adroitement substitués, Goulami avait fait de ces strophes d'un amant à sa maîtresse, une déclaration passionnée d'une maîtresse à son amant; et tandis que les accens de cette voix suave, vibrante, expressive, et dont celle d'Hodgia ne pouvait donner l'idée, faisaient les délices des auditeurs, la belle enchanteresse laissait tomber sur Hodgia des regards pleins de feu, pleins de molles langueurs.

Chante, Goulami; recueille les applaudissemens de cette foule que tu charmes. Tu ne sais pas, pauvre fille, ce que va te coûter ton triomphe!

Hodgia crut rêver, il se crut le jouet d'une hallucination; cependant il fallut se rendre au témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Cette femme qui chantait, c'était bien son esclave; cet air, c'était bien l'air qu'il avait composé en dernier lieu; ce prince, c'était bien Hussein qui l'avait si cruellement, si impitoyablement mystifié. Sa tête s'en enflamma comme un volcan; son cœur se souleva comme une mer en furie. *Irarumque omnes effundit habenas*. Les sentimens les plus tumultueux, les plus contradictoires l'agitèrent à la fois: la haine, l'amour, le dépit. Jaloux de son art, il voyait son art faire la gloire d'un autre. Jaloux de Hussein, il voyait Goulami sur le point de passer aux bras du prince. L'amour et la haine lui inspirèrent une résolution infernale: *Nullæ sunt inimicitia, nisi amoris, acerbæ*, dit le poète.

– Eh bien! se dit-il, elle mourra de ma main, cette nuit même. Par ce moyen, je redeviendrai maître de mon art, et Hussein ne sera pas maître de mon esclave. Oui, elle mourra. – Et comme un insensé, il traversait les corridors en s'écriant: Elle mourra!

– À moi! dit-il à un eunuque qu'il rencontra, et dont il avait déjà employé les services, j'ai besoin de toi ce soir. Ta fortune est faite si tu peux me faire entrer dans la cellule de Goulami, et ménager ma fuite au bout de quelques instans.

L'eunuque pensait qu'il était question de toute autre chose que d'un assassinat.

– Comptez sur moi, lui dit-il, ce que vous désirez aura lieu.

LA FRANCE MUSICALE, 7 juillet 1844, pp. 209-210

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 7 JUILLET 1844
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: SEPTIÈME ANNÉE
Year: 7
Series:
Pagination: 209 à 210
Issue: 27
Title of Article: LA BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS.¹
Subtitle of Article: Essai sur l'origine, les progrès, les transformations, les révolutions et la décadence de ma Bibliothèque. CHAPITRE X. Suite de l'histoire édifiante d'un Chameau.
Signature: Le Docteur BIBLIOPHOBUS
Pseudonym: Docteur Bibliophobus
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: 12 mai 1844, 19 mai 1844, 26 mai 1844, 2 juin 1844, 9 juin 1844, 23 juin 1844, 30 juin 1844, 4 août 1844, 18 août 1844, 1^{er} septembre 1844.

¹ Voir *la France Musicale* des 12, 19, 26 mai, 2, 9, 23, et 30 juin 1844. – La reproduction de ce travail est interdite. [p. 209]